

Contre la pollution par le pétrole

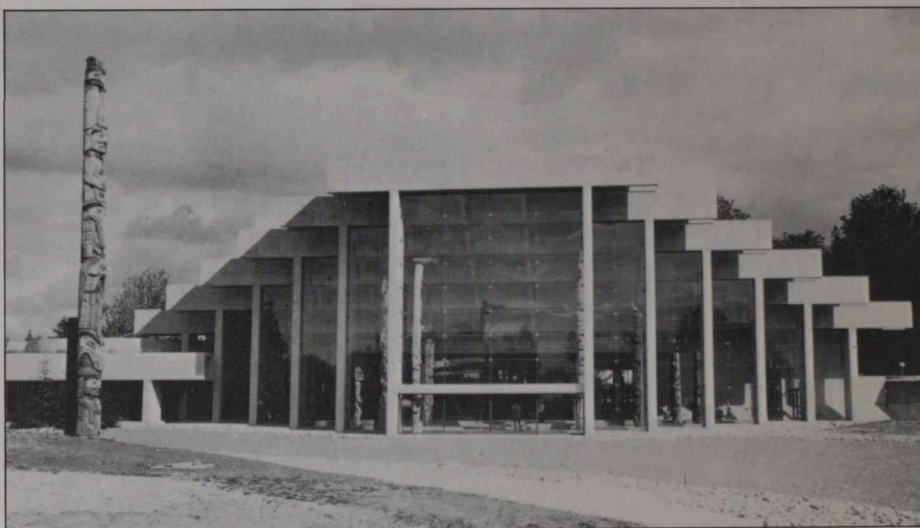
→ ques agglomérants. Les résultats ont été plus que décevants. Des tentatives pour mettre au point un gélifiant ont également échoué. On n'a pas non plus réussi à faire disparaître le pétrole par dégradation microbienne.

Il semble cependant que le problème le plus sérieux soit d'ordre logistique. Il faut d'abord assurer la sécurité des hommes, ce qui n'est pas facile. La nourriture, les abris, les médicaments peuvent venir à manquer, surtout si les opérations se déroulent loin de la côte et que les communications aériennes sont interrompues par le brouillard. Une solution qui mérite d'être retenue consiste à utiliser des brise-glaces et des chalands, à la fois pour briser la glace et comme bases d'opérations. En effet, en cassant la glace et en l'entassant sur le pourtour de la source de pétrole, une grande partie du pétrole pourrait être contenue puis brûlée au moment où il remonte à la surface. Brise-glaces et chalands peuvent aussi servir de bases au personnel chargé du nettoyage et leur utilisation permet d'éviter que des hommes ne restent bloqués dans les glaces ou ne s'y égarer.

Pour résoudre les problèmes que posent les mouvements de la glace dans la mer de Beaufort – au cours de l'hiver, la glace se déplace à la vitesse de 3 kilomètres par jour et entraîne le pétrole, qui ne remontera à la surface qu'au printemps – une compagnie spécialisée dans les forages en mer a mis à l'essai une technique intéressante: des flotteurs ont été disposés sur la glace en deux points de forage et leur position a été suivie par satellite. Il suffirait, pour nettoyer la glace, de faire survoler la région, au printemps, par plusieurs hélicoptères qui, le pétrole une fois remonté à la surface, jetteraient du haut des airs des allumeurs qui enflammeraient le pétrole... L'opération est réalisable, mais elle réclamerait un soutien logistique très puissant.

Un musée devant le Pacifique

Indiens de la côte Ouest.



Poutres et supports: le système de construction des Indiens de la côte nord-ouest.

Le nouveau musée d'anthropologie de l'université de Colombie-Britannique, à Vancouver, qui a ouvert ses portes il y a un peu plus de deux ans, est remarquable à plus d'un titre: par son architecture et son intégration au milieu naturel, par la richesse et la qualité de ses collections indiennes, par sa communication totale avec le public.

Construit par l'architecte Arthur Erikson sur le flanc d'un escarpement assez abrupt qui surplombe le détroit de Géorgie, le bâtiment, dont la structure de base est constituée de poutres et de supports, se référant ainsi au système de construction des Indiens de la côte nord-ouest du Pacifique, se divise en trois corps principaux qui s'étagent sur les niveaux de la pente du sol, qu'ils épousent naturellement. Comme les villages indiens, le musée est parallèle au rivage et orienté vers l'océan. Le paysage est aménagé lui aussi pour évoquer la civilisation des Indiens de la côte nord-ouest et la nature dans laquelle elle s'est épanouie. Une flore typique de la Colombie-Britannique fait face à un plan d'eau artificiel qui relie visuellement

le musée à l'océan; des mâts totémiques, qui font partie de la collection du musée, se dressent.

L'entrée du musée, à laquelle le visiteur accède par une série de marches au bout d'une allée qui descend du sommet de la pente, se compose d'une série de poutres et de supports qui rappelle le thème structurel de base du bâtiment. Elle ouvre sur la première salle qui constitue un passage relativement étroit bordé de chaque côté



Libre accès aux réserves du musée: le «magasin visible».